

punctualité n'était pas dans les habitudes de nos législateurs. Sous le régime conservateur, on ne savait jamais quand les sessions commenceraient ni non plus quand elles finiraient. C'était un tâtonnement continu. Les ministres avaient toujours l'air en peine de ces gens qui, après avoir mis une heure à se décider à entrer, ne savent plus s'en aller ! Ils se tournaient et se retournaient sur leurs sièges, et brisaient les bords de leurs chapeaux ou les coins de leurs portefeuilles.

Les journaux conservateurs trouvent naturellement que la session n'a rien valu. Vous n'avez pas même, disent-ils aux ministres, annexé une province ! Merci ! les vôtres en ont assez annexé de provinces ; et il nous en coûte assez d'entretenir tous les enfants gâtés, les petits états nécessiteux que vous avez fait adopter au pays. La Confédération demande grâce ou répit. Avant qu'elle ait fermé la bouche à la Colombie et sevré Manitoba, bien des ressources, qui auraient pu être mieux employées si vous ne les aviez sottement engagées, y seront passées.

On lit dans le *National* :

L'opposition a fait très pauvre figure durant cette session et, sauf quelques discours de M. Tupper, mis à néant par les ministres, et un essai de critique par Sir John, qui fut châtié de la plus belle manière et réduit au silence par M. Blake, on peut dire que toutes les mesures du gouvernement ont été adoptées presque à l'unanimité, de légers amendements proposés pour la forme n'ayant pas donné lieu à des divisions sérieuses.

Le règne du parti libéral a été inauguré sous les meilleurs auspices et des relations fort cordiales se sont établies entre les nouveaux députés, même les plus opposés en politique.

Jamais tant de bonnes mesures n'ont fait moins de bruit. Jamais session si courte n'a donné d'aussi heureux résultats.

Nos nouveaux ministres ont glorieusement débuté.

Quant aux députés qui les ont approuvés, les vétérans ont justifié leur vieille réputation et parmi les nouveaux plusieurs ont fait naître de magnifiques espérances.

LE PRINTEMPS

Jeanne, vois-tu la forêt sombre
Dont les grands arbres ont cent ans ?
Elle s'emplit d'hymnes et d'ombre,
—C'est le printemps !

Vois-tu les nuits crépusculaires
Semer aux cieux leurs diamants ;
Puis, le matin, de longs mystères ?
—C'est le printemps !

Le myosotis incline et penche
Son front sur les petits courants
Où sa soif toujours s'étanche :
—C'est le printemps !

Comme au souffle du divin Verbe
Tout se ranime dans les champs ;
L'insecte s'accouple sous l'herbe :
—C'est le printemps !

N'entends-tu pas frémir les branches,
Germer les boutons odorants
Que la sève aux rameaux épanche ?
—C'est le printemps !

Quand l'aurore vanne ses perles
Dans les halliers étincelants,
N'entends-tu pas siffler les merles ?
—C'est le printemps !

N'entends-tu pas de l'hirondelle
Le cri joyeux de tous les ans ?
Ce qui guide l'oiseau fidèle
—C'est le printemps !

Va, ce qui fait que tout respire,
Que tout s'emplit de doux accents :
Les bois, les fleurs, l'oiseau, ma lyre,
—C'est le printemps !

Ainsi qu'au sein de la nature,
O belle vierge de vingt ans !
L'amour, en ton âme murmure :
—C'est le printemps !

Jeanne, le temps se précipite ;
Sachons jouir de nos instants,
Car ils sont courts, ils passent vite,
—C'est un printemps !

MICHEL GEORGE.

Ottawa, mai 1874.

OU VA UN PEUPLE SANS FOI ?

Voici la réponse à cette redoutable question tirée d'un des livres de l'un des plus ardens fondateurs et propagateurs du socialisme. Cette réponse, écrite vers 1831, par Pierre Leroux ne représente que trop fidèlement hélas ! l'état des esprits au milieu des agitations et des épreuves que nous traversons.

Ce cri d'un homme qui n'a plus aucune croyance surnaturelle est la plus effrayante condamnation de ce que l'impie a fait depuis un siècle pour bannir Dieu des lois et des institutions sociales.

Écoutez ce cri de désespoir :

« Puisqu'il n'y a plus rien sur la terre que des choses matérielles, des biens matériels, de l'or et du fumier, donnez-moi donc ma part d'or et de fumier, à le droit de vous dire tout ce que je respire.

—Ta part est faite, lui répond le spectre de la société que nous avons aujourd'hui.

—Je la trouve mal faite, répond l'homme à son tour.

—Mais tu t'en contentais bien autrefois, dit le spectre.

Autrefois, répond l'homme, il y avait un Dieu dans le ciel, un paradis à gagner, un enfer à craindre. Il y avait aussi sur la terre une société. J'avais ma part dans cette société ; car si j'étais sujet, j'avais au moins le droit de sujet, le droit d'obéir sans être avili. Mon maître ne me commandait pas sans droit, au nom de son égoïsme, son pouvoir remontait à Dieu, qui permettait l'inégalité sur la terre. Au nom de cette mo-

rale, de cette religion, servir, était mon lot, commander était le sien. Mais servir, c'était obéir à Dieu et payer de mon dévouement mon protecteur sur la terre.

J'avais la prière, j'avais les sacrements, j'avais le sacrifice, j'avais le repentir et le pardon de mon Dieu. J'ai perdu tout cela. Je n'ai plus de paradis à espérer ; il n'y a plus d'Église ; vous m'avez appris que le Christ est un imposteur ; je ne sais s'il existe un Dieu, mais je sais que ceux qui font la loi n'y croient guère et qu'ils font la loi comme s'ils n'y croyaient pas. Donc je veux ma part de la terre. Vous avez tout réduit à de l'or et à du fumier, je veux ma part de cet or et de ce fumier.

Donnez-moi des supérieurs que je puisse respecter, des supérieurs qui comprennent le devoir que leur impose leur supériorité même ; et souffrez que je haïsse les supérieurs que vous me donnez.

Mais pourquoi parler d'obéissance, pourquoi parler de maîtres, de supérieurs ? Ces mots-là n'ont plus de sens. Vous avez proclamé l'égalité de tous les hommes. Donc je n'ai plus de maîtres parmi les hommes. Mais vous n'avez pas réalisé l'égalité proclamée, donc je n'ai pas même ce souverain abstrait que, par un mensonge, vous appelez tantôt la Nation, le peuple, tantôt par une fiction, la Loi. Donc puisqu'il n'y a plus ni rois, ni prêtres, ni nobles, et que pourtant l'égalité ne règne pas, je suis à moi-même mon roi et mon prêtre, seul et isolé que je suis parmi les hommes, mes semblables, égal à chacun d'eux, égal à la société tout entière, laquelle n'est pas une société, mais un amas d'égoïsmes, comme je suis moi-même un égoïsme.

On entend un horrible bruit de combattants qui se heurtent et se déchirent ; un spectre pâle, tremblant, se présente et dit : Rentrez dans l'ordre, je suis la Société.

Une multitude de voix s'écrient aussitôt : Vous dites que vous êtes la Société ; faites-nous donc justice ; nous souffrons et en voici qui jouissent ; donnez-nous autant qu'à eux ou dites-nous pourquoi nous souffrons ? Le spectre se tait, immobile, la tête penchée vers la terre. Alors ces hommes, voyant que ce n'est qu'un fantôme impuissant, s'écrient en reprenant leurs armes : A bas tout ce qui nous opprime ! Pourquoi les inférieurs ne renverseraient-ils pas leurs supérieurs. Pourquoi les pauvres ne se mettraient-ils pas à la place des riches ? Pourquoi des inférieurs ? Pourquoi des pauvres ?

MONUMENT DE FEU L'ABBE P. J. DOHERTHY.

Les amis de feu le regretté Messire Patrick Joseph Doherty, vont élever dans la chapelle des Dames Ursulines de Québec, où reposent ses restes, un monument qui va présenter un coup d'œil magnifique et qui dira les bons souvenirs qu'on a gardés de lui.

Voici le texte de l'épithaphe qui est en langue anglaise, et que désormais on lira sur ce monument :—

D. O. M.

Beneath this tablet lie

The remains of

THE REV. PATRICK JOSEPH DOHERTHY,

Who departed this life

In the Parish of St. Roch, Quebec,

The XXth. of May MDCCLXXII, in the XXXIVth year of his age

And the eighth of his ministry.

Exemplary in Piety, zealous in the discharge of his duties,

Distinguished as a forcible writer and eloquent

Preacher, he was during his brief career beloved both

By GOD AND MAN.

This tablet has been raised

By his many friends as a token of their veneration

And lasting remembrance.

R. I. P.

Traduction. Au bas de cette table, reposent les restes du Rév. Patrick Joseph Doherty, qui mourut dans la paroisse de St. Roch de Québec, le 20 Mai 1872, dans la 34ème année de son âge et la huitième de son ministère. D'une piété exemplaire, zélé dans l'accomplissement de ses devoirs, distingué comme écrivain puissant et rédicateur éloquent, il fut durant sa courte carrière chéri de Dieu et des hommes. Cette table a été élevée par plusieurs de ses amis, comme un gage de leur vénération et de leur souvenir permanent.—R. I. P.

Ce monument est en beau marbre blanc et d'un grand fini. Il mesure cinq pieds un pouce et demi de longueur sur deux pieds et demi de largeur. Au centre se voit un magnifique cadre rond en marbre blanc mesurant trois pieds de hauteur et autant de largeur, et au centre duquel est gravée l'épithaphe ci-dessus. Au côté gauche du cadre sont sculptés en bosse : deux burettes, un calice et une patène et du côté droit un encensoir.

Tout le tour du monument est orné d'une moulure, ainsi que le cadre, sur laquelle sont gravées des étoiles qui sont dorées. Enfin, le haut de ce monument est surmonté d'un crucifix en beau marbre blanc. Toutes les décorations sont extrêmement bien ciselées. Ce monument va sortir des ateliers de MM. F. & J. Morgan, de Québec.

J. A. MALOUIN.

**La Campagne des Zouaves Pontificaux en France
Sous les ordres du général baron de Charette—1870-1871**

Par M. S. Jacquemont, capitaine aux Zouaves Pontificaux.—Paris, Henri Plon, éditeur, 10, rue Garancière.—2e édition.

... Les zouaves pontificaux se sont dévoués tout à l'Église et à la France malheureuses, et ces deux causes-là ne sont pas de celles que l'on puisse servir sans leur donner en même temps tout son cœur et toutes ses forces.

Préface, in fine.

—Pourquoi votre étendard fut-il porté en l'église de Reims, au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines... ? demandait à

Jeanne l'Arc le président de l'odieux tribunal chargé de condamner la Pucelle.

—Il avait été à la peine, répondit la vierge de Domremy, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.

A ceux qui lui demanderaient pourquoi il a publié la *Campagne des zouaves pontificaux*, M. Jacquemont pourrait répondre à la manière de Jeanne : Les zouaves pontificaux ont été à la peine, c'est bien raison qu'ils soient à l'honneur.

L'honneur, ici, consiste à être connu de la France, à dire à la mère-patrie ce qu'on a fait pour elle à l'heure du danger. Tant de gens, d'ailleurs, y furent admis qui n'ont pas fait plus que les zouaves, que ceux-ci méritent bien d'y être admis à leur tour.

M. Jacquemont ajouterait même, avec Froissart : J'écris « pour tous nobles cœurs encourager et leur montrer exemple en matière d'honneur, » que nul n'aurait le droit de trouver à redire à ce langage.

Bien des volumes ont été écrits sur la dernière guerre. Le présent ouvrage ne ressemble à aucun des autres. En composant son livre, notre auteur se trouvait dans cette heureuse condition de n'avoir point à se préoccuper de questions personnelles, étrangères au grand et patriotique sujet qu'il entreprenait de traiter. A d'autres les récriminations, les accusations, les apologies. Rien de tout cela ne saurait convenir aux zouaves pontificaux. Soldats sans peur et sans reproche, ils n'eurent jamais qu'une pensée : l'invasion. Toujours leur unique souci fut de se dévouer à la France, de combattre et, au besoin, de mourir pour elle. A de tels soldats, que faut-il que le simple récit de leurs actions ?

Hâtons-nous de le dire, M. Jacquemont a parfaitement compris ses devoirs d'historien, et s'en est parfaitement bien acquitté. Qu'il raconte, qu'il expose, qu'il apprécie, qu'il juge les faits, les situations, les hommes ; qu'il traite de questions d'ensemble ou qu'il s'occupe de détails les plus minutieux et les plus arides, il est toujours intéressant, parce qu'il est toujours vrai, toujours simple, et, soldat ou écrivain, toujours modeste, toujours désintéressé. Clarté, simplicité, rapidité, vivacité de la narration et du style, toutes ces précieuses qualités de l'historien ne font jamais défaut à M. Jacquemont. Sa courte *Campagne des zouaves* est, on peut le dire sans crainte, véritablement écrite à la façon des anciens. Mais on se tromperait fort si l'on croyait que les autres qualités de l'écrivain n'appartiennent pas à notre auteur. Chez lui, la simplicité n'exclut pas la chaleur, même vive ; la sobriété de l'expression ne nuit pas à l'émotion, même profonde. Émotion bien naturelle, d'ailleurs, dans un tel récit, et dont personne ne songera, nous en sommes sûr, à lui faire un reproche.

Aussi, n'avons-nous pas bien compris pourquoi, dès sa préface, M. Jacquemont met ses lecteurs en garde contre un défaut que seul sans doute il aperçoit en lui, et fait appel à leur indulgence : « Si je me laisse aller quelquefois à parler « avec un peu de chaleur d'un régiment auquel j'appartiens « depuis onze ans, tous ceux qui connaissent le métier des « armes me le pardonneront. » Et non-seulement tous ceux qui connaissent le métier des armes, ajouterons-nous, mais tous ceux qui aiment la France :

Quis talia fando

Temperet a lacrymis ?....

Loin d'être un défaut de l'œuvre de notre historien la « chaleur » en constitue, au contraire, un des principaux mérites. autre caractère par lequel cette œuvre se distingue des nombreuses publications ayant trait à cet inépuisable sujet de la guerre franco-prussienne.

Quiconque, en effet, lira la *Campagne des zouaves*, sentira bien vite qu'il n'a pas affaire avec eux à des soldats ordinaires. Ces zouaves sont tous des volontaires, et, du chef le plus élevé en grade au plus humble fusilier, ces volontaires sont des frères qui se connaissent et qui s'aiment, de la grande famille carétienne et française. De tous les liens qui peuvent unir les hommes, ils sont unis entre eux par le plus puissant peut-être et le plus doux, la communauté de convictions.

Les convictions, les croyances, la foi commune engendrant un commun amour, amour indivisible de l'Église et de la France, amour de la Mère et de la Fille aînée, voilà la source pure et féconde d'où jaillit l'existence de ce régiment singulier, voilà l'unique ressort de l'héroïsme incomparable qu'il déploya, durant dix années, sur tant de champs de bataille !

I

La *Campagne des zouaves pontificaux* nous présente, au début, un tableau rempli de tristesse et de grandeur : la chute de la souveraineté temporelle de la papauté.

Dès nos premiers revers, les révolutionnaires italiens, devenus d'autant plus puissants et plus audacieux qu'ils avaient trouvé dans Napoléon III plus de coupable complaisance à leur égard, sentirent bien tout le profit qu'ils pouvaient tirer des embarras de leur impérial complice.

Prêts depuis longtemps à commettre le dernier attentat, certains cette fois que Bonaparte n'aurait plus à jouer un rôle d'emprunt ni à faire semblant de les gêner, sûrs des sympathies de la Prusse, ils se mirent activement à l'œuvre pour atteindre le but tant désiré. *Andremo al fondo !* Tel était leur vieux cri de guerre. L'occasion se présentait à eux d'aller au fond sans avoir à courir de risque ou de danger matériel sérieux. Jamais elle ne s'était offerte plus belle. Ils s'empressèrent de la saisir.

Aussitôt que la catastrophe de Sedan leur est connue, ils s'élançent sur la proie longtemps convoitée et qu'ils savent à peu près sans défense. Déjà, ils sont maîtres de Civita-Castellana, vieux château dépourvu de canons, défendu seulement par une compagnie de zouaves, et dont le capitaine de Résimont ne se résigne à ouvrir les portes qu'après avoir subi un long bombardement, alors qu'il ne lui reste plus une seule cartouche. Bientôt, c'est le tour de Civita-Vecchia. Entouré d'une armée nombreuse et d'une flotte cuirassée, n'ayant dans ses murs qu'une garnison très faible, pauvre en munitions, pauvre en vivres, la vieille cité capitale, malgré les efforts du valeureux commandant d'Albionne et de ses trois compagnies, qui auraient bien mieux aimé se faire sauter que se rendre. Plus près de Rome, le lieutenant colonel de Charette est un moment cerné par des forces considérables, dans la province de Viterbe. Ou le croit perdu sans retour. A force d'audace, d'habileté, de vaillance, il trouve moyen d'échapper aux trois colonnes qui le poursuivent. Le 18 septembre enfin (douloureux mais glorieux anniversaire), quand toute l'armée italienne arrive devant les ramparts de la Ville Éternelle, les pontificaux sont là, prêts à la recevoir.

A deux reprises différentes, le général Cadorna, commandant en chef des Piémontais, envoie des parlementaires au général